Mathieu MOKHTARI
(Université *Babeș-Bolyai* de Cluj-Napoca, Roumanie)

Entre « langage barbare & corrompu » et « langue d'Or » : les voyageurs français face à la langue roumaine au XIXe siècle

Abstract: (Between « corrupted & barbaric language » and « Golden language » : French travellers dealing with the Romanian language in the 19th century) Among the many French travellers who passed through the Danubian Principalities in the 19th century, several of them thoroughly described in their accounts the Romanian people. However, few of them talked about their language. Their scarce observations only mention the Romanian lexis and its various influences, or the striking dichotomy between the Romanian language, spoken by the people, and the French language, spoken and promoted by the elites. Nevertheless, some French travellers focused not only on the Romanian language but also on its literature, and the French teacher and political activist Jean-Alexandre Vaillant is probably the archetype of this attitude. Indeed, he wrote a three-volume book called *La Romanie […]* in which he depicts, in a meticulous way, the inhabitants of Transylvania, Wallachia and Moldavia as well as an historical background of these principalities. His work reserves more than a hundred pages for the Romanian language and another hundred for the literature. But his lexicographic study doesn't stop at this point because he has also published many translations, grammars books and, above all, one of the very first bilingual French-Romanian/Romanian-French (written in Romanian transitional alphabet) dictionary. His pioneering work thus paved the way for other scholars who showed great interest in Romanian language and culture.

Keywords : French travellers, Danubian Principalities, lexicography, Jean-Alexandre Vaillant, 19th century.

Résumé : Entre « langage barbare & corrompu » et « langue d'Or » : les voyageurs français face à la langue roumaine au XIXe siècle. Parmi les nombreux voyageurs français qui se sont aventurés dans les Pays Roumains au cours du XIXe siècle, beaucoup d'entre eux ont décrit dans leurs récits, avec force détails, le peuple roumain. En revanche, peu d'entre eux ont fait état de sa langue. Ainsi, les rares observations faites par ces voyageurs se limitent-elles soit à des considérations très générales concernant principalement le lexique et les différentes influences que l'on peut y déceler, soit à des réflexions sur le roumain, parlé par le peuple, en le mettant en opposition avec le français, parlé et promu par les élites. Toutefois, quelques voyageurs français se sont longuement attardés non seulement sur la langue roumaine, mais aussi sur la littérature. L'archétype de ce voyageur est probablement Jean-Alexandre Vaillant. En effet, celui-ci a rédigé un ouvrage en trois tomes intitulé *La Romanie […]* et dans lequel il décrit par le menu tout ce qu'il a pu observer chez les Transylvains, les Moldaves et les Valaques ainsi que dans leurs provinces respectives. C'est ainsi qu'il réserve plus d'une centaine de pages à la langue roumaine et une autre centaine à la littérature. Pour autant, son étude lexicographique ne s'arrête pas là car il a également publié des traductions, des grammaires et surtout un des tout premiers dictionnaires bilingues français-roumain/roumain-français. Ces travaux pionniers ainsi que les notes qu'ont laissées les voyageurs français de cette époque montrent le grand intérêt de certains d'entre eux pour la langue roumaine.

Mots-clés : voyageurs français, Principautés roumaines, lexicographie, Jean-Alexandre Vaillant, XIXe siècle.

Introduction

Parmi les voyageurs étrangers qui ont, soit parcouru, soit simplement traversé les Pays Roumains au XIXe siècle, nombre d'entre eux se sont attardés plus ou moins

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

longuement sur la description du peuple roumain. Cependant, ce sont très souvent les mêmes aspects qui sont évoqués et qui reflètent l'état d'esprit de ces voyageurs ; c'est ainsi que ces derniers traitent, entre autres, de la physionomie, des mœurs, des coutumes, des vêtements, de la religion ou encore de l'habitat. En revanche, l'intérêt pour la langue y est moindre chez la plupart de ces auteurs, quoiqu'il existe quelques notables exceptions que nous allons analyser dans les pages qui suivent. Ainsi, à la manière de Nicolae Iorga – qui distingue quatre types de voyageurs : ceux qui viennent dans l'unique but de recueillir certaines informations ; les dilettantes ; ceux qui sont reçus par l'élite locale et enfin ceux qui éprouvent un réel intérêt pour le pays qu'ils sillonnent (Iorga 1908, 2-4) – pouvons-nous, de même, esquisser une classification de ces voyageurs[1]. Ils sont répartis en trois catégories principales : ceux qui sont très sévères à l'endroit de la langue roumaine ; ceux qui en parlent de façon plutôt neutre, mais sans s'appesantir sur le sujet (parmi lesquels certains ne mentionnent que la langue française) et, pour finir, ceux qui s'y intéressent beaucoup et lui réservent de nombreuses pages. Partant de ce constat, nous allons nous demander sur quoi reposent ces différentes perceptions, comment sont-elles exposées et que veulent nous faire comprendre ces voyageurs à travers cette question de la langue.

Une langue roumaine assimilée à un latin altéré et bigarré

En ce qui concerne le premier cas, nous pouvons tout d'abord citer l'exemple de Jean-Louis Carra[2]. Celui-ci fut au service du prince-régnant de Moldavie, Grigore III Ghica, pendant près d'un an et est l'auteur d'un ouvrage dont le ton est très souvent caustique et parfois à la limite de la malveillance. Preuve en est apportée par l'extrait où il mentionne la langue roumaine, à la toute fin de son livre, dans la partie intitulée *Du caractère des Moldaves et Valaques* :

> « La langue Valaque & Moldave sont à quelques mots de différence, la même. Cette langue dérive en grande partie du latin, comme par exemple les mots *Pouiné* pane, *Mouiné* mane, *Apa* aqua, *Vinn* vinum, *Venouto* venitus, &c ; en partie du Sclavon ou Russe, comme *Slouga* serviteur, *Prapadito* perdu ; & du Polonois comme *Vaivoda* Vaivode, Prince. Il s'y est introduit d'ailleurs un certain nombre de mots Turcs & Tartares, qui tous ensemble forment un langage barbare & corrompu, qui n'offre nulle énergie, nul goût, & nulle idée abstraite » (Carra 1777, 218-219).

Dans ce fragment, nous pouvons relever plusieurs aspects qui vont également se retrouver chez d'autres auteurs. Tout d'abord, Jean-Louis Carra souligne l'identité entre la « langue valaque » et la « langue moldave », nous dit que cette langue commune est principalement (mais pas exclusivement) issue du latin et nous donne quelques exemples de mots roumains d'origine latine. Notons que ces aspects ont déjà été mis en évidence au XVIIe siècle par les chroniqueurs moldaves Grigore Ureche et Miron Costin. Il faut également remarquer que notre voyageur essaye d'adapter le phonétisme

[1] Pour notre corpus, nous avons sélectionné les voyageurs français dont les témoignages sur la langue roumaine sont les plus significatifs et les plus appropriés pour la présente étude.
[2] Pour plus de détails biographiques concernant les voyageurs cités, voir les volumes de la série *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea* mentionnés dans la bibliographie.

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

roumain à la langue française en effectuant des translittérations quelque peu maladroites où il est parfois difficile de reconnaître le mot roumain cité.

Après ce petit exposé somme toute assez objectif, Carra exprime ensuite un jugement de valeur concernant le roumain en le considérant comme « barbare et corrompu » en raison de la nature de son lexique qu'il oppose – implicitement – à d'autres langues qu'il considère comme plus prestigieuses, à savoir le grec, l'italien et, évidemment, le français. Il précise d'ailleurs un peu plus loin que cette dernière langue a les faveurs de l'élite locale :

> « Les caractères d'écriture et d'impression sont en partie Grecs, Russes & Tartares. Le grec vulgaire est la langue polie de la Cour des Hospodars & des Gouverneurs de Provinces. On y parle aussi l'italien & le françois ; le Prince & plusieurs Seigneurs du pays ont même des livres en cette dernière langue ; les ouvrages de M. de Voltaire se trouvent entre les mains de quelques jeunes Boyards ; & le goût des Auteurs françois seroit aujourd'hui un objet de commerce dans ces contrées, si le Patriarche de Constantinople n'avoit menacé de la colère du Ciel, tous ceux qui liroient des livres *Catholiques Romains*, & particulièrement ceux de M. de Voltaire » (Carra 1777, 219).

Une semblable perception négative est visible quelques décennies plus tard chez F.G. Laurençon. Celui-ci fut professeur à Bucarest où il demeura pendant 12 ans et, même s'il eut le temps et l'occasion d'examiner de près la langue roumaine, il se montre extrêmement critique à son égard : « Leur langue dérive, évidemment, du latin ; mais, c'est un latin bien corrompu et mêlé de quelques mots slavons et allemands. Ils écrivaient, anciennement, avec les caractères latins ; maintenant, ils se servent des slavons. Cette langue n'est ni agréable, ni sonore, et dans la bonne société, on parle le grec ou d'autres langues étrangères » (Laurençon 1822, 22).

Il en va de même chez le comte Auguste de Lagarde dans les lettres envoyées à son ami Jules Griffith. En effet, lors de ses trois mentions de la langue roumaine dans sa correspondance, il emploie à chaque fois l'adjectif « corrompu » et le même ton condescendant : « La langue est un dérivé du latin, corrompu par un amalgame de mots slaves, turcs et tartares. […] Les boyards instruits parlent généralement plusieurs langues : il n'est pas rare de les voir joindre à la leur le grec, le russe, l'allemand et le français » (Lagarde 1824, 323). Quelques pages plus loin, lors de considérations sur l'éducation en Valachie, il réitère ses propos : « La langue en Valachie est un mélange de mots corrompus du latin, du turc et de l'esclavon ; cependant le grec moderne, introduit à la cour par les hospodars, est maintenant aussi familier aux boyards que le valaque, et l'on prétend même qu'ils le parlent avec plus de pureté que dans aucune partie de la Grèce » (Lagarde 1824, 359). De même, alors qu'il se trouve à Orăștie, en Transylvanie, remarque-t-il que la langue parlée là-bas est aussi du roumain : « On parle ici la même langue qu'en Valachie, c'est-à-dire, ce dialecte latin corrompu » (Lagarde 1824, 383).

On retrouve le même constant chez l'aristocrate russe Anatole de Démidoff. Celui-ci a entrepris une expédition scientifique visant à faire des recherches sur les ressources minérales du sud de la Russie et a publié les résultats de son entreprise dans un ouvrage en quatre tomes. C'est ainsi qu'il se retrouve à parcourir les Pays Roumains

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

avant de se rendre en Russie méridionale (actuelle Ukraine) ainsi qu'en Crimée et qu'il profite d'une quarantaine à proximité de la ville de Sculeni pour noter ses impressions concernant la langue roumaine :

> « La langue est, à très-peu de choses près, la même dans la Valachie et la Moldavie. Cet idiome, où l'on retrouve, au milieu de la corruption que les émigrations y ont introduite, des origines latines et slaves, ne possède sa grammaire et ses caractères particuliers que depuis 1735, cette époque remarquable par les tentatives éclairées du prince Constantin Mavrocordato. La langue valaque est donc parlée par le peuple ; quant aux boyards, ils ont fait longtemps usage du grec moderne, qui, introduit par les ghospodars venus de Constantinople, était le langage de la cour. Aujourd'hui l'étude de la langue française est devenue générale, et vous ne trouveriez guère de maison distinguée dans laquelle la langue et la littérature françaises ne fussent en honneur. Quelques mots, que nous transcrivons d'après un bon vocabulaire, donneront une idée des emprunts que la langue valaque a faits à la langue latine, cette grande source à laquelle tant de nations ont puisé » (Démidoff 1840, 250-251).

Comme il l'indique, il donne ensuite une liste de vingt mots roumains d'origine latine et leurs correspondants en français pour étayer son raisonnement. Mais, même si les termes en question proviennent bien du latin, il les retranscrit en les adaptant à la prononciation française, ce qui rend leur identification parfois délicate – d'autant plus que la langue, à cette époque, n'était pas encore fixée. C'est pourquoi certaines formes paraissent curieuses à un lecteur de nos jours : « *formos* », « *scamm* » ou encore « *dzio* », sans compter ce « *pescator* » qui semble plutôt être un mélange d'italien et d'espagnol ainsi que cet étrange « *vitric* ».

À la lecture de ce passage, nous nous rendons bien compte qu'il a les mêmes préjugés sur le roumain que les voyageurs précédemment mentionnés, notamment celui d'une langue prétendument corrompue. Fait nouveau par rapport aux autres auteurs, Démidoff procède à des remarques d'ordre biologique (il ne faut pas oublier que c'est le siècle de la physiognomonie) pour expliquer la prononciation particulière, selon lui, des Moldaves : « La prononciation vicieuse du peuple, l'organe guttural et rauque que les Moldaves contractent par l'habitude de vivre en plein air, ne rendent les mots perceptibles qu'à une oreille très-exercée » (Démidoff 1840, 251). Toutefois, grâce à ces observations, si tendancieuses soient-elles, nous pouvons constater que les changements à l'œuvre dans la politique de l'époque se répercutent sur les langues parlées par l'aristocratie avec, d'une part, la disparition progressive du grec après le règne des Phanariotes et, d'autre part, l'essor du français comme langue de la bonne société.

Une langue roumaine évoquée avec plus de clémence et, parfois, de manière insolite

Cette vision très négative de la langue roumaine va s'atténuer au fil du temps et même devenir positive dans certains cas. Ainsi, chez certains voyageurs, la critique va faire place à une certaine neutralité (ou tout au moins à une antipathie moins forte), même si la question de la langue occupe encore peu d'espace. C'est par exemple le cas de Charles

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

Lemercier de Longpré, baron d'Haussez qui a notamment voyagé en Transylvanie ainsi que dans le Banat et qui n'évoque ce thème qu'au détour d'une phrase de son ouvrage où il fait référence à la langue de la Valachie (information qu'il tient de personnes en qui il a confiance car il n'a pas souhaité se rendre dans cette province à cause des désagréments liés à la quarantaine) : « Une langue commune, qui s'est formée du slave et du latin et a beaucoup d'affinité avec l'italien, réunit les deux races » (Haussez 1837, 316).

Chez deux autres voyageurs, François Recordon et Auguste Labatut, la question du roumain est seulement évoquée de façon secondaire. Pour le premier, « ils [les jeunes garçons] n'apprennent ordinairement que par l'usage, le valaque, leur langue maternelle, que plusieurs d'entre eux ne savent ni lire ni écrire, et qui n'a pas même d'orthographe fixe ; en sorte qu'elle pourrait être regardée comme un véritable patois » (Recordon 1821, 108) tandis que pour le second (bien plus sévère) : « Ces paysans si misérables, si abrutis, se disent encore avec orgueil Romains (*Roumouni*), et on serait tenté de les croire lorsqu'on les entend parler leur langue, formée de latin plus que de slave. Je me faisais souvent comprendre en leur parlant italien » (Labatut 1838, 154).

En revanche, chez J.D. de Bois-Robert, près d'une vingtaine d'années plus tard, le roumain est signalé plus longuement et avec une certaine indulgence cette fois-ci. En effet, l'auteur nous fournit des informations sur la langue (qui est pour la première fois comparée à l'occitan, et ce en des termes valorisants) ainsi que sur la perception que les Roumains ont à la fois d'eux-mêmes et de la France :

> « Le paysan parle latin, latin de Molière ou de cuisine, si vous voulez, mais enfin c'est du latin. Le Moldave et le Valaque sont Roumains, c'est-à-dire fils de la grande famille latine […]. Singulier pays que celui-là dont les habitants, à six cents lieues de la France, parlent une langue qui rappelle à notre oreille le doux patois du Languedoc ; qui s'intitulent eux-mêmes Romains ou Roumains et qui nomment leur pays une terre romaine *Tsara Roumaniasca*. […] Suite inévitable de cette parenté d'origine et de langage, la France ici est aimée comme une sœur » (Bois-Robert 1855, 324-325).

Certaines fois, le roumain est traité de manière plaisante et pittoresque[3], notamment à travers des anecdotes qui transmettent certaines informations concernant la langue. C'est le cas dans la relation de voyage de l'artiste Dieudonné Lancelot qui parcourut la Valachie dans la deuxième moitié du XIXe siècle et qui nous livre un récit très vivant – agrémenté de nombreuses gravures – de son séjour. L'historiette en question, probablement exagérée, se passe peu de temps avant son arrivée à Bucarest alors que l'artiste et son compagnon ont soif et s'arrêtent dans une auberge pour boire de l'eau. Ils interpellent alors un serviteur à l'aide de tous les mots qu'ils connaissent pour désigner l'eau : *acqua*, *agua*, *aigua*, *water* et *wasser*, mais personne ne semble comprendre jusqu'au moment où un des clients dit *apa* et résout la situation. Le camarade de l'illustrateur en tire peu après la conclusion suivante : « L'Anglais, quand nous fûmes remontés en voiture, se livra à des recherches et à une discussion très-savante au sujet de cette singulière intrusion de la lettre P dans un mot où on ne devait guère s'attendre à la trouver, et il lui plut d'en conclure que c'était un emprunt fait à

[3] Sur la notion de « pittoresque » dans les écrits de Dieudonné Lancelot, voir Toma 2009, 235-250.

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

la langue slave » (Lancelot 1866, 196). Étant donné que nous n'avons pas affaire à des linguistes ici, l'origine slave qu'ils attribuent au mot « *apă* » est fantaisiste, car ce terme vient bien évidemment du latin « *aqua* ». La même évolution phonétique, due à l'isolement géographique des régions sardophones et roumanophones vis-à-vis des autres territoires latinophones, peut être constatée en sarde où le mot qui signifie « eau » est « *abba* » : dans les deux langues, nous sommes en présence d'une consonne occlusive bilabiale (sourde pour le roumain, sonore pour le sarde).

Une autre anecdote concernant la langue roumaine se trouve dans l'exposé de Saint-Marc Girardin où ce dernier nous rapporte, telle quelle, une discussion (nous ignorons si elle a vraiment eu lieu ou bien si c'est une invention de l'auteur) qu'il a eue en latin avec son charretier alors qu'il se trouvait au bord du Danube, aux environs d'Orșova. Ce n'est pas tant le contenu de ladite conversation qui nous importe ici (il est notamment question de la situation politique européenne après les guerres napoléoniennes ainsi que du rôle que la France y a joué et de celui qu'elle devrait y jouer à l'avenir), mais plutôt la référence linguistique qui s'y trouve : « Son latin n'était pas toujours très-pur, mais il dépendait de moi de croire à son langage mêlé de mots italiens et de latin corrompu que je m'entretenais avec un colon de Trajan, et qu'il me parlait le latin populaire des soldats » (Girardin 1852, 310-311). Cette remarque fait écho à celle qu'il avait faite quelques pages avant, toujours à propos du caractère corrompu selon lui, du roumain : « Consultez la langue, elle est toute latine ; sur vingt mots, quinze sont latins ; seulement, c'est du latin corrompu, c'est le latin des soldats, des cultivateurs et des ouvriers transportés par Trajan » (Girardin 1852, 229).

Ce terme de « corrompu » qui revient régulièrement dans les récits de nos voyageurs est aisé à expliquer. En effet, de leur point de vue, c'est le latin classique qui est le parangon de la pureté linguistique et ils semblent (ou bien feignent de) ne pas savoir que le roumain (tout comme le français d'ailleurs) est issu du latin vulgaire et non du latin classique. Cette opinion est caractéristique d'une époque où les humanités occupent encore une place fondamentale dans les études et où tout lettré qui se respecte se devait de connaître le latin et le grec. D'autre part, il faut également souligner que, très souvent, ces auteurs se copient les uns les autres sans citer leurs sources ou alors de façon très sporadique, c'est la raison pour laquelle des éléments reviennent parfois à l'identique à l'image, donc, de cette idée de « corruption ».

Si Saint-Marc Girardin ne mentionne que brièvement la langue roumaine, il se montre en revanche beaucoup plus loquace lorsqu'il s'agit du français qu'il évoque en ces termes :

> « À l'aide de notre littérature et grâce à son ascendant, grâce aux noms européens de Voltaire, de Rousseau, de Buffon, de Montesquieu, notre langue s'est acclimatée en Valachie et en Moldavie. À Jassy, il y a un théâtre français ; en Valachie, la langue française est la base de l'enseignement ; on l'enseigne comme on enseigne chez nous le grec et le latin : elle a les honneurs d'une langue classique […] Quand le soir je sortais de quelque maison de Bucharest ou de Jassy, ayant entendu causer toute la soirée en français, sans que le moindre mot et je dirais presque le moindre son ne sentît l'étranger, je me demandais si c'est que, par l'effet de quelque baguette, je n'étais point transporté à Paris » (Girardin 1852, 282).

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

Malgré tout, il ne peut s'empêcher de lancer une pique à l'adresse des Roumains, qui semble préfigurer la célèbre théorie des « formes sans fond » de Titu Maiorescu : « Il est impossible en effet d'avoir plus les dehors et les formes de notre société française et d'en avoir moins les principes et l'esprit » (Girardin 1852, 282).

La langue roumaine comme faire-valoir de la langue française

Ce rapport à la langue roumaine tel que vécu par les voyageurs français doit être mis en parallèle avec celui qu'ils ont face à leur langue maternelle. D'ailleurs, cet exposé ne saurait être un tant soit peu complet si l'on ne prenait pas en compte la position adoptée par ces voyageurs dans leurs récits vis-à-vis de la langue française et de son statut dans la société roumaine. En effet, à la lecture de ces relations de voyage, nous voyons que deux tendances émergent : soit il n'est pas question du roumain mais uniquement du français et en des termes très laudatifs, soit la langue roumaine est évoquée mais en tant qu'idiome du peuple, perçu comme arriéré, en opposition avec la langue française considérée comme langue de prestige et celle des élites urbaines et progressistes. Nous sommes, dans ce second cas, en présence d'une perception où le roumain figure comme une sorte de repoussoir, d'anti-modèle oriental face au français vu comme le représentant de la modernité occidentale.

C'est la raison pour laquelle plusieurs voyageurs ne prennent même pas la peine de parler de la langue roumaine. Ils évoquent seulement la langue française et en termes forcément très élogieux. Par exemple, l'économiste Thibault Lefebvre qui s'est rendu deux fois en Valachie, en 1853 et en 1857, nous relate ceci :

> « Les regards des Valaques se tournent quelquefois vers les Français comme vers des frères de même origine. Nos usages sont si complètement adoptés par la classe riche, que les soirées de Bucharest semblent données dans la Chaussée-d'Antin. Notre langue est si usuelle, que les jeunes filles n'en apprennent pas d'autre, et que les jeunes gens des collèges traduisent dans cet idiome les auteurs grecs ou latins adoptés pour les humanités. C'est en français qu'on converse dans les salons et qu'on joue les pièces au théâtre. Nos modes sont suivies à Bucharest comme à Paris, nos livres sont seul admis dans les bibliothèques, les professeurs sont français, l'éducation d'un boyard et d'un Parisien sont semblables » (Lefebvre 1858, 124).

Il en va de même pour le baron et diplomate Charles de Bois-le-Comte qui a demeuré quelques mois en Moldavie et en Valachie au cours de l'année 1834 et qui nous dit simplement ceci :

> « Le ton de la société y est tout français, comme à Bucharest. Nos coutumes et notre langage descendent jusque dans les classes inférieures. On entretient à grand frais un théâtre français, et le journal du pays (L'abeille roumane) est rédigé en moldave et en français. Il n'y a pas de ville au monde, une fois qu'on a dépassé les frontières de France et de Belgique, où l'on trouve l'usage de notre langue aussi répandu qu'à Iassy et à Bucharest ; je n'en excepterai pas même les villes de St. Pétersbourg et de Varsovie » (Bois-le-Comte 1913, 371).

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

Pareillement, un autre représentant des Affaires étrangères, Adrien-Louis Cochelet, qui est pourtant resté plusieurs années consul général de France dans les Principautés Roumaines, ne dit pas un mot sur le roumain, mais uniquement sur le français : « Je me félicitai d'être le représentant de mon pays chez un peuple où j'aurais de si fréquentes occasions de m'entretenir dans la langue de mon pays de tout ce qui fait battre le cœur quand on est loin de sa patrie. Pendant un séjour de trois années à Bucharest, j'éprouvai à cet égard les plus douces jouissances. Je me rappellerai toujours cette mission qui m'a laissé les souvenirs les plus agréables, et de vrais amis » (Cochelet 1843, 255).

Le même cas de figure se retrouve pour Charles Lagau, vice-consul de France à Iași entre 1826 et 1829, à la différence que celui-ci évoque quand même le roumain, mais de façon anecdotique et sans même le nommer : « L'éducation se borne en général à apprendre à lire et à écrire le grec moderne et la langue du pays, qui est un composé de latin, d'esclavon ou russe, de polonais, de hongrois, de grec et de turc. Le français, très répandu depuis la dernière occupation des Russes, s'enseigne, sauf quelques exceptions, par d'anciens cuisiniers et vagabonds, qui se décorent du titre de professeur » (Holban 1930, 178).

Nous observons donc que, même les diplomates, qui pourtant se doivent d'établir des rapports détaillés sur la situation du territoire où ils sont en poste, ne font que très peu (voire pas du tout) état de la langue locale. Leurs observations se concentrent davantage sur les aspects administratif, politique, économique et financier où les statistiques sont légion. Le chapitre consacré à « l'esprit public, au caractère et aux scènes de mœurs » est ordinairement peu fourni et évoque des sujets extrêmement divers tels que les prescriptions religieuses, les vicissitudes conjugales des boyards, l'éducation des enfants ou encore la vie mondaine.

Pour clore cette partie, nous pouvons mentionner deux derniers voyageurs qui signalent également la présence du français, mais qui, eux, parlent (très succinctement, mais de façon équitable) de la langue roumaine. Il est question tout d'abord d'Édouard Thouvenel qui a parcouru l'Europe centrale et orientale à l'âge de vingt ans et qui nous relate ceci : « Un Français est fêté à Bukarest comme un ami, comme un compatriote, et souvent, en effet, dans un salon où la conversation se fait dans notre langue, où l'on parle de nous, de notre littérature, de Paris, ce grand foyer de lumière qui rayonne sur l'Europe, on se demande si vraiment la Valachie en est séparée par tant de pays où les mœurs et les idées françaises exercent moins d'influence » (Thouvenel 1840, 173-174). Dans le même ordre d'idées, il note la place importante accordée au français, à côté du latin et du grec, dans le programme d'enseignement du « collège de Saint-Sava » (actuel Colegiul Național „Sfântul Sava") et s'en réjouit :

> « […] le gouvernement russe a été forcé d'*adopter le français comme base de l'instruction*. Cette mesure nous donne une grande force morale ; nos idées se font jour avec notre langue ; les boyards lisent peu, mais ils n'ouvrent guère que des livres français. Tous les riches prennent pour leurs enfants un instituteur français ; et si, parmi nos compatriotes établis à Bukarest, il est des hommes peu honorables et dangereux, j'y ai rencontré des jeunes gens de talent et de cœur, pénétrés de l'importance de leurs devoirs et bien dignes de toutes nos sympathies » (Thouvenel 1840, 224).

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

Quelques lignes plus loin, Thouvenel évoque la littérature roumaine, mais ne lui réserve qu'une simple note où il fait mention des traductions roumaines de poésies d'Alphonse de Lamartine et de Victor Hugo ainsi que de quelques auteurs parmi lesquels Iancu Văcărescu, Grigore Alexandrescu, Mihail Kogălniceanu et Ion Heliade-Rădulescu. Il cite d'ailleurs un extrait du poème *O noapte pe ruinele Târgoviștei* de ce dernier dans une traduction française réalisée par, nous dit-il, « un Français établi à Bukarest » (il s'agit très certainement de Jean-Alexandre Vaillant).

Le second voyageur est Virgile Doze qui, dans son opuscule, fait état du prestige dont jouit la langue française dans les Principautés Danubiennes : « Ce qui m'a charmé à Iassy, c'est de pouvoir me croire en France à cause de la pureté avec laquelle on y parle notre langue ; les Moldaves égalent sous ce rapport les Russes et les Polonais ; les femmes y suivent rigoureusement les modes de Paris ; il y a même un théâtre français » (Doze 1857, 59). Il enchaîne, dans les pages suivantes, avec les raisons, selon lui, de cette influence : les grands écrivains du XVIIIe siècle, la Révolution française, la guerre de Crimée et les missions des agents consulaires. Et à l'instar de Thouvenel, il nous donne quelques rares mais objectives informations concernant la langue roumaine : « Les mœurs actuelles des Moldaves et des Valaques, leur langue, dont les deux tiers des mots sont latins, attestent encore de nos jours l'influence de ces colonies ; eux-mêmes se désignent par le nom de Roumains, comme ils appellent leur pays Tsara Roumaneska, pays des Roumains » (Doze 1857, 59).

La littérature roumaine apparaît à son tour dans les récits des voyageurs français

Nous arrivons maintenant à la dernière catégorie de voyageurs, à savoir ceux qui ont laissé des témoignages détaillés sur la langue roumaine.

Arrêtons-nous d'abord sur le cas du diplomate Félix Colson qui évoque dans un premier temps Gheorghe Asachi, Constantin Negruzzi et Mihail Kogălniceanu ; puis, il réserve un chapitre de 16 pages au théâtre, à la littérature, à la presse ainsi qu'à l'instruction publique dans les Pays Roumains (Colson 1839, 177-193). Concernant la littérature, il nous donne des informations sur différents hommes de lettres : Iancu Văcărescu, Ion Heliade-Rădulescu, Vasile Cârlova (notice accompagnée d'une traduction française du poème *Marșul*), Grigore Alexandrescu (avec la traduction française de la poésie *Candela*), Cezar Bolliac, Aaron Florian, Costache Aristia ainsi que Ioan Voinescu. Quand il fait plus précisément mention de la poésie, il estime que celle-ci n'a aucune originalité et se borne à imiter les auteurs occidentaux ; nous pouvons par ailleurs constater que ses critiques font écho à celles qui seront émises l'année d'après par Mihail Kogălniceanu dans l'article-programme du premier numéro de la revue *Dacia literară*.

L'un des voyageurs qui nous fournit le plus d'informations sur la langue roumaine est Auguste de Gérando. Cela peut sembler paradoxal car il n'a parcouru que la Transylvanie (territoire appartenant alors à l'empire d'Autriche) et il est magyarophile (il a épousé Teleki Emma, issue de la noblesse hongroise). Cependant, dans son livre, il dresse un portrait des différentes populations habitant cette province et, *a fortiori*, décrit longuement (sur 40 pages) les Roumains (qu'il appelle « Valaques ») en exprimant une

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

opinion assez favorable à leur sujet. Le passage concernant la langue se trouve à la fin de ce chapitre où il déclare ceci :

> « D'autre part leur langue n'est pas autre chose qu'un dialecte italien. Ils s'appellent eux-mêmes Româns ; le nom de Valaques, par lequel nous les désignons, paraît être d'origine slavonne. […] La langue valaque contient quelques mots grecs et un plus grand nombre de mots slavons. […] Quelques expressions slavonnes ont été introduites dans l'idiôme valaque lors de la conversion des Româns au christianisme, car la langue slave fut la langue des offices ; mais une foule d'autres mots qui ne rentrent pas dans l'ordre religieux ont été empruntés par le valaque au slavon, et attestent la fusion des Slaves et des Romains de Trajan. Toutefois l'élément romain était dominant ; aussi la langue valaque est-elle avant tout italienne » (Gérando 1845, 339).

Pour soutenir sa démonstration, il cite une longue liste de mots roumains d'origine latine avec leur traduction française, puis des mots dont la sonorité lui rappelle le français et l'italien (ceci est tout à fait normal car les mots roumains qui lui rappellent ces deux langues romanes proviennent eux aussi du latin). Il observe ensuite que c'est du latin vulgaire qu'est issu le roumain, que la variété parlée en Transylvanie comporte des mots d'origine hongroise dans son lexique et il surprend également l'abandon progressif de l'alphabet cyrillique au profit de l'alphabet latin. Enfin, il nous donne – fait relativement rare – une information d'ordre linguistique (morphologique plus précisément) en nous signalant que l'article défini roumain est postposé. Pour conclure son propos par de la littérature, Auguste de Gérando retranscrit (en français avec parfois quelques vers en roumain) quatre poésies : la première, anonyme, est parue dans *Gazeta de Transilvania*, la deuxième est signée Constantin Alexandru Rosetti et les deux dernières sont l'œuvre de Constantin Negruzzi.

Un autre auteur-voyageur, G. Le Cler, qui fut l'intendant de la mission militaire envoyée dans les Principautés – désormais unies – par Napoléon III afin de moderniser l'armée roumaine, consacre lui aussi un chapitre entier (9 pages) à la langue et ce même si les trois quarts de ce chapitre sont constitués de citations de Jean-Alexandre Vaillant, notamment en ce qui concerne l'origine latine du roumain, ses similitudes avec le provençal ou encore l'étymologie de la langue roumaine. À ce propos, Le Cler s'interroge sur la proportion et l'origine des mots du lexique roumain en reprenant les estimations de Vaillant, celles de l'aide-mémoire universel *Un million de faits*, ainsi que celles de Raoul de Pontbriant (autre lexicographe, auteur d'un dictionnaire roumain-français) et ce faisant il nous présente également ses considérations – quelque peu discutables – à ce sujet : « Contentons-nous de dire seulement que les mots exprimant une idée de force, de travail ; les professions manuelles, les instruments, les travaux et produits qui s'y rattachent sont étrangers au latin. Tous les mots tenant aux professions libérales, aux occupations agricoles, sont exclusivement latins ; remarque intéressante, car, de même que les Romains, dont ils descendent, les Roumains n'exercent aucun métier, à l'exception de l'agriculture » (Le Cler 1866, 151). Quelques lignes plus haut, il relève également que l'alphabet cyrillique – de par son lien intime avec la religion orthodoxe – avait permis à la langue roumaine de survivre à travers les périodes troubles de son histoire, mais qu'à présent il faudrait revenir à l'alphabet latin pour

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

rendre à la langue sa physionomie d'origine ; tout comme il préconise de mettre fin au « fatras d'innovations » et d'établir une « bonne grammaire » (Le Cler 1866, 148-150). Chose étonnante car quelques chapitres plus loin, après avoir longuement parlé de la langue roumaine, il la critique sévèrement. Il n'est plus question ici – comme chez d'autres voyageurs – de « langue corrompue », mais de « langue très bornée », les termes changent, tandis que l'impression reste similaire : « La langue roumaine se prête peu au développement de la pensée ; cette langue est très-bornée ; le même mot a des significations multiples » (Le Cler 1866, 252-253). Un autre aspect, complémentaire des autres et qui vient appuyer notre raisonnement, est également visible dans l'extrait du même G. Le Cler concernant la langue française et dans lequel il estime avec mépris les Roumains incapables de saisir toutes les nuances de cette dernière. Elle ne serait donc, selon lui, qu'un simple affichage, du snobisme de la part des classes élevées désireuses de prendre leurs distances par rapport au reste de la population :

> « On parle beaucoup le français à Bucarest, et même assez purement, avec une légère teinte d'accent méridional qui n'est point désagréable. L'on ne peut exiger raisonnablement que les Roumains soient assez versés dans cette langue pour y connaître la richesse et les délicatesses inépuisables. Ceux d'entre eux qui ont habité la France en ont rapporté, de préférence, le langage de turf ou du Palais-Royal. Les livres en vogue sont nos romans les moins sérieux du jour et les plus lestes d'une autre époque. Il y a des bibliothèques cependant, ornées des œuvres de nos bons auteurs : c'est un objet de parade » (Le Cler 1866, 253).

Chez un autre voyageur, Stanislas Bellanger, nous avons le cas de figure opposé, c'est-à-dire une personne qui se fait remarquer par un état d'esprit très bienveillant à l'égard des Pays Roumains en général et de la langue roumaine en particulier. Son récit plein d'humour témoigne d'un réel talent de conteur et d'homme tolérant ouvert aux nouvelles expériences. Son attrait pour la langue se manifeste dès le titre de sa relation de voyage intitulée *Le Kéroutza. Voyage en Moldo-Valachie* où il adapte au phonétisme français (et en changeant le genre), et pour lui rendre hommage, le moyen de transport le plus commun à cette époque dans les Principautés et que tous les voyageurs ont utilisé, à savoir la proverbiale *căruță*. Cet intérêt pour le roumain ne va pas se démentir tout au long de son ouvrage car, pour donner plus de saveur et d'authenticité à son récit, il va très souvent employer des mots roumains (toujours en les adaptant à la prononciation française) pour désigner des réalités locales et qu'il va traduire dans les notes de bas de page. À de nombreuses reprises et dans le même esprit, il insère des dialogues dans cette langue qu'il qualifie de « douce et facile », comme par exemple ici : « *Do undé venitzé ? Tché fatchi ? Tché vraï ? Undé mertgé ?* » (Bellanger 1846, 5).

Quelques centaines de pages plus loin, il se penche en détail sur la question de la littérature et de la langue roumaines qu'il décrit en des termes plutôt positifs: « Quoi qu'il en soit, le Moldo-Valaque, aujourd'hui, est un composé de slave, de latin et d'italien. Quelques mots barbares s'y rencontrent encore, mais l'usage tend chaque jour à les repousser. Cette langue ne manque ni d'expression ni de richesse. Elle flatte agréablement l'oreille et se prête facilement à la traduction des chefs-d'œuvre étrangers » (Bellanger 1846, 295-296). Ensuite, il cite quelques grands noms de la littérature

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

roumaine en commençant par ceux de la *Școala Ardeleană* tels que Vasile Coloși, Samuil Micu, Petru Maior ou encore Ioan Corneli et en poursuivant avec les auteurs qui lui sont contemporains : Alecu Donici, Mihail Kogălniceanu, Cezar Bolliac ou Grigore Alexandrescu notamment. Il en profite aussi pour présenter des extraits d'écrivains qu'il admire et une langue sur laquelle il ne tarit pas d'éloges : « Mais, je m'arrête pour citer ici des fragments ; ce sera tout à la fois donner une idée du talent des poètes et de l'originalité de la langue d'Or » (Bellanger 1846, 296). Notons qu'il reprend ici l'expression « langue d'Or » forgée par Jean-Alexandre Vaillant. Il nous offre des passages tirés des œuvres de Iancu Văcărescu, Gheorghe Asachi, Vasile Pogor, Vasile Alecsandri et Constantin Alexandru Rosetti. Il est à remarquer que, contrairement à l'écrasante majorité des voyageurs, Bellanger retranscrit non seulement la traduction en français de ces extraits, mais également leur version originale roumaine et se justifie d'une manière assez inédite jusqu'à présent : « M. J. A. Vaillant a traduit en français ces divers morceaux et leur a conservé leur forme naïve, originale, ce qui me semble d'autant plus heureux, que, rendu dans un autre idiome, le roman, ainsi que toutes les langues d'Orient, perd beaucoup de son coloris, de sa richesse et de son expression » (Bellanger 1846, 299).

Jean-Alexandre Vaillant met le premier la culture roumaine à l'honneur

À présent, il est temps de nous pencher sur le cas de Jean-Alexandre Vaillant qui est en quelque sorte l'archétype du voyageur roumanophile. En effet, il arrive en Valachie en 1829 au terme d'un voyage qui le conduit dans la famille du grand ban Iordache Filipescu où il exercera comme précepteur, avant de fonder un pensionnat et d'être professeur au *Colegiul Sfântul Sava*. Il restera à Bucarest jusqu'à son expulsion de Valachie en 1841 en raison de ses idées libérales. Sa contribution aux études roumaines est fondamentale et embrasse de nombreux domaines tels que la linguistique, l'histoire, la littérature ou encore l'ethnographie. Il faut également indiquer que c'est lui qui a publié en 1839 le tout premier dictionnaire bilingue roumain-français/français-roumain. Étant donné que beaucoup a déjà été dit sur la vie et l'œuvre – notamment lexicographique et traductive – de Vaillant et que s'y intéresser dépasserait de beaucoup les limites imposées à notre travail, nous nous bornerons à étudier les informations relatives à la langue roumaine qu'il nous propose dans sa somme consacrée aux Pays Roumains. Dans cet ouvrage, nous sommes en présence d'un renversement complet de perspective car ici la langue roumaine est fortement valorisée et analysée sous de nombreux aspects. Ainsi, dès l'avant-propos du premier tome, Vaillant nous propose-t-il un guide de phonologie du roumain où il note les différentes lettres (qu'il a transcrites de l'alphabet cyrillique en alphabet latin) et leur prononciation respective en français, le tout accompagné d'exemples. Tout son avant-propos lui sert à expliquer sa démarche, l'objet de son livre étant essentiellement de faire connaître le peuple roumain et sa langue, car il les estime – avec raison – injustement oubliés (Vaillant 1844, 1-4). Ceci posé, c'est dans le troisième tome que l'auteur réserve une très large place à la langue et à la littérature roumaines (deux chapitres de respectivement 52 et 65 pages). Dans le premier chapitre, il s'efforce de prouver la latinité de la langue roumaine ; il rejette à cette occasion le terme de « corruption » concernant le roumain, car pour lui la langue « classique » (il prend d'ailleurs l'exemple de l'italien) n'est qu'un dialecte épuré par

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

les grammairiens (Vaillant 1844, 106). C'est aussi à ce moment qu'il explique l'origine de l'expression « langue d'Or » qu'il utilise pour désigner le roumain : le mot « Or » provient en fait du mot « Orient » (il y a probablement aussi une référence implicite au métal précieux) ; il oppose ainsi la langue d'Oc à la langue d'Or (respectivement langue romane d'Occident et langue romane d'Orient dans sa vision) (Vaillant 1844, 108). Il retrace ensuite de façon détaillée l'histoire de la langue roumaine, de ses origines jusqu'au début du XIXe siècle, toujours dans le but de souligner son fonds latin (mais sans occulter les différentes influences que le roumain a reçues) tout en plaidant pour une orthographe phonologique et non étymologique (s'attirant à ce propos les foudres de Ion Heliade-Rădulescu) afin de « leur éviter ces expressions orgueilleuses, pédantesques ou triviales : orthographe raisonnée, orthographe de l'académie, orthographe de cuisine, qui malheureusement enrichissent notre langue » (Vaillant 1844, 117-118). Puis, Vaillant s'applique à relever les analogies entre le roumain et le latin en évoquant tour à tour les lettres (avec leurs changements phonétiques, accentuels et orthographiques), les mots et leurs terminaisons (en analysant les substantifs, les adjectifs, les pronoms et les verbes) et leur « contexture » (c'est ainsi qu'il nomme ce que les linguistes appellent la motivation du signe). Il accompagne ses recherches de tableaux synoptiques ainsi que de nombreux exemples et nous propose même un texte écrit en roumain – accompagné de sa transcription adaptée à la prononciation française et de sa traduction – dans lequel il insiste vivement sur la source latine du roumain et sur l'impérieuse nécessité d'y revenir (Vaillant 1844, 135). C'est également le premier Français, à notre connaissance, à se pencher sur les variétés régionales du daco-roumain, à savoir les dialectes transylvain, moldave et valaque qu'il compare à l'aide d'un tableau (Vaillant 1844, 151).

Dans le second chapitre, il s'intéresse plus particulièrement à la littérature et annonce d'emblée qu'elle n'a pas encore produit de chefs-d'œuvre car, pour l'instant, elle « compose, mais ne crée rien de grand ; elle compile plus qu'elle n'invente, elle traduit mieux qu'elle n'imite » (Vaillant 1844, 158). Il procède d'une manière chronologique (de 1580 jusqu'aux années 1840) en mettant en exergue certains écrivains qu'il apprécie et qui doivent permettre de « donner une idée des tendances politiques des Romans de la Dacie » (Vaillant 1844, 159). Il replace les auteurs dans leur contexte historique, fait des commentaires sur la langue employée ainsi que sur les sujets abordés, cite des fragments de leurs écrits et met en regard les œuvres avec la perspective patriotique qu'il adopte. Il mentionne alors (parmi de très nombreux autres auteurs[4]) Dosoftei, Petru Maior, Gheorghe Șincai, Iancu Văcărescu, Barbu Paris Mumuleanu, Gheorghe Asachi, Ion Heliade-Rădulescu, Vasile Cârlova, Grigore Alexandrescu, Cezar Bolliac, Constantin Negruzzi, Alecu Donici, Vasile Pogor, Vasile Alecsandri, Constantin Stamati, Constantin Alexandru Rosetti et Costache Aristia[5]. Il évoque aussi une femme, Hermiona Asachi, fille du poète moldave Gheorghe Asachi et future épouse de l'historien français Edgar Quinet.

Jean-Alexandre Vaillant termine son survol de la littérature de langue roumaine en rappelant quels étaient ses desseins au moment de la rédaction de ce chapitre :

[4] Nous n'indiquons, par commodité, que les auteurs dont Jean-Alexandre Vaillant cite des extraits.

[5] Notons au passage que beaucoup de ces auteurs se retrouvent dans les récits d'autres voyageurs et il y a fort à parier que ces derniers ont pris leurs informations dans l'ouvrage de Vaillant qui faisait autorité dans ce domaine à cette époque-là.

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

« Quoi qu'il en soit je crois avoir suffisamment démontré par ce coup d'œil rapide de la littérature de la langue d'Or que les Romans de la Dacie tendent à l'union ; que les hommes d'étude et d'inspiration n'ont là d'autre but que de réunir leurs concitoyens par le souvenir d'une même origine, et que leur espoir est de rattacher, à l'aide des temps, les diverses provinces qui constituaient jadis la Dacie Trajane » (Vaillant 1844, 221).

Conclusion

Singulièrement, ces notes sur la langue (et la littérature) roumaines nous en disent plus sur les voyageurs eux-mêmes et sur leur manière de penser que sur l'objet de leurs commentaires. En effet, le caractère équivoque de ces récits nous montre la façon dont les voyageurs français considéraient une langue (et par là même toute une société) qui leur était totalement étrangère. Si certains y appliquent leurs conceptions d'occidentaux et ne voient dans le roumain qu'une langue d'origine latine, mais complètement altérée, corrompue selon leurs propres mots, par les influences extérieures, d'autres au contraire ont été charmés par leur séjour dans ces contrées et cherchent à rendre justice à leurs hôtes en s'attachant à faire connaître la culture des Pays Roumains à leurs compatriotes d'Occident. Le récit de voyage est un genre éminemment subjectif où l'auteur nous fait part de ses impressions personnelles ; c'est pourquoi il faut traiter ses observations avec beaucoup de précaution, surtout dans ces cas-là où nous avons souvent affaire à une dichotomie entre l'image que l'on a de l'autre et celle que l'on a de soi-même, à la manière d'un miroir déformant. Par ailleurs, même si Jean-Alexandre Vaillant est le modèle du voyageur qui a fait un formidable travail d'information et de diffusion concernant les principautés roumaines, il serait bon de mentionner également Frédéric Damé – qui n'est pas à proprement parler un voyageur – mais qui a, lui aussi, réalisé un énorme travail lexicographique dans la deuxième moitié du XIXe et au début du XXe siècle. L'étude de ce travail serait tout à fait justifiée car elle nous permettrait de mieux saisir les mentalités de cette époque et apporterait une contribution supplémentaire à l'histoire des relations franco-roumaines.

Bibliographie :

Bellanger, Stanislas. 1846. *Le Kéroutza. Voyage en Moldo-Valachie*, I. Paris : librairie française et étrangère.

Bois-le-Comte, Charles de. 1913. « Baronul de Bois-le-Comte către Contele de Rigny, cu un memoriu asupra Țărilor Românești » în *Documente privitoare la Istoria Românilor culese de Eudoxiu de Hurmuzaki, Corespondență diplomatică și rapoarte consulare franceze (1825-1846)*, publicate după copiile Academiei Române de Nerva Hodoș, XVII. București : Institutul de Arte Grafice „Carol Göbl", p. 328-403.

Bois-Robert, J.D de. 1855. *Nil et Danube. Souvenirs d'un touriste. Égypte, Turquie, Crimée, Provinces-Danubiennes*. Paris : librairie de A. Courcier.

Bușă, Daniela. 2009. *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea* (serie nouă), V (1847-1851). București : Editura Academiei Române.

Bușă, Daniela. 2010. *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea* (serie nouă), VI (1852-1856). București : Editura Academiei Române.

Carra, Jean-Louis. 1777. *Histoire de la Moldavie et de la Valachie avec Une differtation fur l'état actuel de ces deux Provinces*. Jassy : Société Typographique des Deux-Ponts.

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)

Cernovodeanu, Paul. 2004. *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea* (serie nouă), I (1801-1821). București : Editura Academiei Române.

Cernovodeanu, Paul. 2005. *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea* (serie nouă), II (1822-1830). București : Editura Academiei Române.

Cernovodeanu, Paul. 2006. *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea* (serie nouă), III (1831-1840). București : Editura Academiei Române.

Cochelet, Adrien-Louis. 1843. « Itinéraire des Principautés de Valachie et de Moldavie. Extrait d'un journal de voyage fait en 1834-1835 par M. Cochelet, ancien agent et consul général de France, en Valachie et en Moldavie, pour servir à l'itinéraire de ces deux principautés », *Bulletin de la Société de Géographie*, deuxième série, XIX, p. 249-274.

Colson, Félix. 1839. *De l'état présent et de l'avenir des Principautés de Valachie et de Moldavie*. Paris : A. Pougin libraire.

Démidoff, Anatole de. 1840. *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie*, I. Paris : Ernest Bourdin et Cie éditeurs.

Doze, Virgile. 1857. *Un mois en Moldavie*. Bruxelles : Meline, Cans et Cie.

Gérando, Auguste de. 1845. *La Transylvanie et ses habitants*, I. Paris : au Comptoir des Imprimeurs-Unis.

Girardin, Saint-Marc. 1852. *Souvenirs de voyages et d'études*. Paris : Amyot.

Haussez, Charles Lemercier de Longpré. 1837. *Alpes et Danube ou voyage en Suisse, Styrie, Hongrie et Transylvanie*, II. Paris : Ambroise Dupont éditeur.

Holban, Maria. 1930. « Un raport frances despre Moldova (1828) al consulului Lagan [*sic*] », Buletinul comisiei istorice a României, IX, p. 147-184.

Iorga, Nicolae. 1908. *Un martur străin al păcatelor noastre. Călătorul frances G. Le Cler din 1860*. Résumé d'une conférence tenue à Galați.

Lagarde, Auguste de. 1824. *Voyage de Moscou à Vienne, par Kiow, Odessa, Constantinople, Bucharest et Hermanstadt ; ou lettres adressées à Jules Griffith*. Paris : Treuttel et Würtz libraires.

Lancelot, Dieudonné. 1866. « De Paris à Bucharest. Causeries géographiques », *Le Tour du Monde*, XIII, p. 177-224.

Laurençon, F.G. 1822. *Nouvelles observations sur la Valachie, sur ses productions, son commerce, les mœurs et coutumes des habitans, et sur son gouvernement ; suivies d'un précis historique des événemens qui se sont passés dans cette province en 1821, lors de la révolte de Théodore et de l'invasion du prince Ipsilanti ; par un témoin oculaire*. Paris : Egron et Ponthieu.

Le Cler, G. 1866. *La Moldo-Valachie. Ce qu'elle a été. Ce qu'elle est. Ce qu'elle pourrait être*. Paris : E. Dentu libraire-éditeur.

Lefebvre, Thibault. 1858, *Études diplomatiques et économiques sur la Valachie*. Paris : Guillaumin et Cie libraires-éditeurs.

Thouvenel, Édouard. 1840. *La Hongrie et la Valachie (Souvenirs de voyage et notices historiques)*. Paris: Arthus Bertrand libraire-éditeur.

Toma, Dolores. 2009. « Le concept de pittoresque et une relation sur la Valachie dans *Le Tour du Monde* » *in* Cotea (Lidia) (éd.), *Vers l'Orient européen : voyages et images. Pays roumains, Bulgarie, Grèce, Constantinople*. Bucarest : Editura Universității din București, p. 235-250.

Vaillant, Jean-Alexandre. 1844. *La Romanie ou histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'Or, Ardialiens, Vallaques et Moldaves, résumés sous le nom de Romans*, I. Paris, Arthus Bertrand éditeur.

Vaillant, Jean-Alexandre. 1844. *La Romanie ou histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'Or, Ardialiens, Vallaques et Moldaves, résumés sous le nom de Romans*, III. Paris, Arthus Bertrand éditeur.

BDD-A31355
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.216 (2026-01-14 08:13:07 UTC)